Junge Freiheit

MAURICE BARRES

De nombreux boulevards, rues et avenues, des établissements scolaires publics portent en France aujourd'hui le nom de Maurice Barrès, dont l'historien israélien Zeev Sternhell a fait l'un précurseurs du fascisme, tandis qu'Armin Mohler voyait en lui l'un des patrons de la Révolution Conservatrice européenne. Peu d'hommes en effet ont été de leur vivant autant célébrés que lui. Il est peu probable qu'il en serait de même aujourd'hui. Le 150e anniversaire de sa naissance est quasiment passé inaperçu. Il le sera aussi en Allemagne, où de surcroît on le connaît mal car il n'a guère été traduit.

Né à Charmes, dans les Vosges, le 19 août 1862, celui qui allait se fair durante toute la dernière partie de sa vie durant le chantre de la « Lorraine française » est en fait originaire d'Auvergne par son père. Sa mère appartenait en revanche à une famille établie en Lorraine depuis le XVIIe siècle. Elève au lycée de Nancy, le jeune Barrès éprouve très tôt sa difficulté d'être. « Trop sensible et trop raisonneur », selon ses propres termes, il préfère la solitude plutôt que d'aller « jouer avec ceux qu'il n'a pas choisis ».

Monté à Paris en 1883, il collabore à des revues littéraires, fonde en 1884 la revue *Les Taches d'encre* (dont il écrit presque seul les quatre numéros) et se lance dans l'écriture.

Le premier axe de sa pensée est le « culte du moi ». Le jeune Barrès affirme que le premier devoir de tout homme est de se battre contre tout ce qui risque d'affaiblir l'épanouissement de sa propre sensibilité.

Les trois volumes de la série du « Culte du Moi », *Sous l'œil des Barbares* (1888), *Un homme libre* (1889) et *Le jardin de Bérénice* (1891), ont un succès considérable et valent à leur auteur d'être sacré « prince de la jeunesse ». Léon Blum, en 1903, saluera sa « pensée toute chargée de métaphysique et de poésie provocante ». Dans ces romans largement inspirés par son expérience personnelle, Barrès affirme avec force les droits de la personnalité individuelle contre tout ce qui peut l'entraver. Dans *Un homme libre* (1889), il déclare que « nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation », et que le moi constitue l'« unique réalité » qui vaille d'être constamment défendue et analysée.

Mais en même temps, il s'intéresse à la politique. En avril 1888, il s'engage dans le mouvement boulangiste, essentiellement par antiparlementarisme. L'année suivante, il est élu député de Nancy à l'âge de 27 ans sur un programme « socialiste et nationaliste ». A ses électeurs, il déclare qu'il entend contribuer à l'avènement d'une « République

soucieuse des intérêts démocratiques des travailleurs, des malheureux, en place de cette oligarchie de bourgeois ». A la Chambre des députés, il siège à l'extrême gauche.

Il est alors fédéraliste, socialiste, anticlérical, et se classe même volontiers parmi les « cosmopolites ». « La France est grande et l'Allemagne aussi, écrit-il. Quels que soient les instants de la politique, trois peuples guident la civilisation dans ce siècle : la France, l'Angleterre, l'Allemagne aussi. Et ce serait pour nous une perte irréparable si l'un de ces flambeaux disparaissaient ». Parmi les « pères intellectuels » qu'il se reconnaît figurent Kant, Goethe et Jean-Jacques Rousseau.

C'est avec l'Affaire Dreyfus qu'il opère son virage vers le nationalisme. Lorsqu'éclate l'Affaire, en 1894, il collabore à la revue boulangiste *La Cocarde*, fondée la même année. Convaincu par « instinct national » de la culpabilité de Dreyfus, il ne dissimule alors pas son antisémitisme – ce qui ne l'empêchera pas, pendant la guerre de 1914-1918, de rendre un vibrant hommage aux Juifs français tombés sur le front.

C'est alors qu'il passe du « nationalisme du moi » au « nationalisme du nous », sans jamais sortir de la métaphysique de la subjectivité. Tout ce qu'il disait du « moi » peut en effet se transférer au « nous ». L'« égotisme » est chez lui seulement approfondi. Son nationalisme est un individualisme du nous. Les trois volumes du « Roman de l'énergie nationale », *Les déracinés* (1897), *L'appel au soldat* (1900) et *Leurs figures* (1902), témoignent de ce passage de la défense du « moi » à celle du « nous ». Dans *Les déracinés*, Barrès finit par proclamer que « l'individu n'est rien, la société est tout ».

Grand admirateur de Hippolyte Taine et d'Ernest Renan, il semble avoir aussi subi l'influence de Jules Soury, dont il a suivi les cours à la Sorbonne de 1893 à 1897. Tandis que la perte de l'Alsace-Lorraine fait naître chez lui la volonté de définir un nouvelle forme de patriotisme, il en retire la conviction d'un strict déterminisme héréditaire exercé par le passé sur les individus et les peuples (« le mort saisit le vif »). Il affirme dès lors que les réalités sur lesquelles doit se fonder la conscience nationale sont « la terre et les morts » (titre de son célèbre discours prononcé le 10 mars 1899 devant la Ligue de la patrie française) : « Pourt nous sauver d'une stérile anarchie, nous voulons nous relier à notre terre et à nos morts », car « la terre nous donne une discipline, et nous sommes le prolongement de nos ancêtres ». Il se fait dès lors l'apôtre de ce qu'il appelle le « racinement ».

Il devient alors un théoricien du nationalisme (*Scènes et doctrines du nationalisme*, 1902). Il est l'ami de Charles Maurras, mais il ne sera jamais convaincu par les arguments que déploie celui-ci en faveur de la monarchie. Son nationalisme reste républicain, et même démocratique, « bonapartiste » pourrait-on dire, car il est aussi partisan d'une certaine forme de « césarisme ».

Mais Barrès, qui disait avoir une « âme composite », n'est pas un auteur simple. La doctrine chez lui ne sera d'ailleurs jamais à l'abri du sentiment : « A la racine de tout, il y a un état de sensibilité ». Il a toujours cherché à concilier les contraires : la sensibilité et la raison (« on s'efforcerait vainement d'établir la vérité par la raison seule, puisque l'intelligence peut toujours trouver un nouveau motif de remettre les choses en question »), le nationalisme et le fédéralisme, l'unité et la diversité, le romantisme et le classicisme. Par la suite, il fera campagne pour la restauration des églises de France,

dégradées depuis la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat (1905), mais scandalisera ses lecteurs catholiques avec son roman intitulé *Un jardin sur l'Oronte* (1922). Nationaliste, il avait la passion des voyages (en Espagne, en Grèce, en Egypte et au Proche-Orient). De même conçoit-il le peuple comme une réalité à la fois fixe et toujours mouvante.

Sa conception de la nation emprunte à la fois à Herder, à Burke et à Fichte. Il refuse l'idée de contrat social (le peuple ne se décrète pas, il est une réalité originaire donnée), mais il perçoit le peuple, non comme une « race » toujours identique à elle-même, mais comme une dynamique, dont le point de départ est une diversité naturelle, et le point d'arrivée le peuple devenu titulaire de la souveraineté. Le peuple, selon lui, menace toujours de se désagréger, s'il n'est pas constamment maintenu en forme par une volonté de le défendre, non seulement contre les « Barbares », mais aussi contre lui-même.

A partir de 1905, Barrès devient le grand écrivain de la « Revanche contre l'Allemagne » victorieuse de la France en 1871, ce qui donne lieu à une nouvelle trilogie littéraire : *Au service de l'Allemagne* (1905), *Colette Baudoche* (1909) et *Le génie du Rhin* (1921). En 1906, il est élu à l'Académie française et devient député de Paris. En janvier 1914, il remplace Paul Déroulède à la présidence de la Ligue des patriotes, poste qu'il conservera jusqu'à sa mort le 4 décembre 1923.

Son fils, l'écrivain Philippe Barrès, se mettra au service de la France libre durant la Deuxième Guerre mondiale.

Personnalité complexe, à laquelle d'innombrables livres ont été consacrés, considéré comme l'un des plus grands écrivains français en raison de la qualité et de l'ampleur de son œuvre, Barrès est surtout resté vivant par l'influence considérable qu'il a exercée sur des auteurs aussi différents que Henry de Montherlant, Ernst Jünger, André Malraux, François Mauriac ou Louis Aragon.

Alain de Benoist